

Philippe Griset : dit Bataille : ou 5 jours à Lausanne pendant le Nouvel-An : [suite]

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Se fasâi dâo sêlâo, tot cein épêluâvè.
 Et lè bio parémeints, lè collets, cein comptâvè!
 Et cliiâo lardzo galons âo coutset dâo chacot
 Dè tsacon dâi gradâ! Et pi n'êtâi pas tot:
 Vo vo rappelâ bin cliiâo ballès z'épolettès
 Que fasont tant bisquâ cliiâo malheureux piquiettes
 Que n'èin n'aviont pas trace, et l'êtâi grand honner
 D'êtrè bio grenadier âo galé vortigeu
 Por ein avâi dâi rodze âo bin dâi dzaune à frindzes;
 Lè pourro mouscatéro' en étiont on pou grindzes;
 Lè leu, pliatè, à revon, ne lâo z'allâvont pas
 Po cein qu'on arâi de dâi potse à écrâmâ.

(La suite à deçando que vint).

G.-C. D.

Philippe Griset

DIT BATAILLE

ou 5 jours à Lausanne pendant le Nouvel-An.

(Fin.)

Après une dernière recommandation de son oncle, Philippe lui dit : « C'est en règle, je vais me remodeler contre la maison. » Par une curieuse coïncidence, il retrouva à la gare les trois dames vêtues de noir, dont la plus jeune l'avait si vivement captivé. « Tant pis, se dit-il, cette fois je ne manque pas l'occasion. » Et il se mit à fouiller fiévreusement dans ses poches, cherchant un billet cacheté, prêt à être mis à la poste, dès qu'il connaîtrait le domicile de cette personne. Le pli était froissé, jauni, peu présentable; en un mot, il avait fait le nouvel-an avec Griset. N'importe, notre homme s'assit à côté de la demoiselle, se rapprocha graduellement et essaya de composer une bouche en cœur.

— J'ai bonne chance, fit-il, de retrouver mademoiselle dans le train. Ça va-t-il toujours la santé?...

Elle répondit par une petite moue.

— Y faut pas boudier comme ça, mademoiselle, vous êtes trop jolie.

Elle regarda le ciel du wagon avec un léger sourire.

Griset, jugeant la chose de bon augure, glissa doucement sa lettre sur les genoux de sa voisine. Celle-ci fit un petit mouvement et le billet tomba à terre. « Prenez garde, monsieur, dit-elle d'un air moqueur, vous perdez quelque chose. »

Griset comprit l'affront, se retira et mit la tête à la portière. « A-t-on jamais vu, murmura-t-il, une bécasse comme ça!... Ne me parlez pas de ces dames... Ce n'est pas le Pérou, y en a d'autres... Oh! si faut se mettre à genoux devant, merci! On a encore du sang dans les veines... Oh! oh!...

Une heure après cet incident, Philippe arrivait dans la cour de sa demeure en se donnant des airs sérieux pour chercher à conjurer l'orage. Il poussa un char sous le hangar, remit un balai en place, ferma la porte de la grange, comme un homme qui n'a jamais abandonné son devoir ni son travail.

Puis il entra à la cuisine et déposa ses trois citrons sur la table. Quant à la cassonade, il dut la sortir à poignées de la poche de son pardessus. A ce moment, sa mère survint, pâle, tremblante,

accablée et joignant les mains : « D'où viens-tu, malheureux enfant!... tu me feras donc mourir de chagrin! Va, tu finiras comme tu le mérites;... qui vivra, verra!... Ne me dis rien, je t'en supplie, va-t-en!...

— Y faut pas toujours pïorner; voilà tes commissions... On peut pas seulement tourner le pied sans que tu fasses une histoire!

Philippe avait néanmoins le sentiment de ses fautes. Les larmes de sa mère le touchèrent et la leçon de l'oncle avait porté ses fruits.

Philippe, qui s'est remis courageusement au travail, est revenu à des idées plus modestes au sujet du mariage. Il est aujourd'hui fiancé avec la grosse Louise, brave et vaillante domestique de la maison, qui saura porter les culottes s'il le faut. L. M.

BIJOU D'OR

épisode de la vie des contrebandiers dans le Jura suisse.

L'intéressante nouvelle qu'on va lire, publiée dans le supplément littéraire du *Figaro*, nous avait vivement intéressé par la manière saisissante dont elle dépeint le drame qui en fait l'objet. Aussi avons-nous grande envie d'en faire part à nos lecteurs. L'administration du *Figaro*, ainsi que l'auteur, M. Hugues Muller-Darier, de Genève, nous y ont gracieusement autorisé. Nous les en remercions sincèrement.

« Ce drame est authentique, écrivait au *Figaro* » M. Muller-Darier, M. Jules Grévy, que j'ai par- » fois rencontré sur les montagnes où il s'est passé, » pourrait le certifier conforme. »

.... Nous étions en automne et à l'altitude de 1,300 mètres où se trouve le chalet de la Tranbelane, le feu n'était certes pas de trop. La tempête faisait rage au dehors, hurlant à travers les sapins du Jura suisse. Assis sur d'informes blocs de bois, les pères fumaient silencieusement. Un violent heurt à la porte nous fit tous sursauter. Le berger, maître du logis, se leva, ouvrit et s'effaça pour donner passage à un gendarme vaudois, mouillé et paraissant harassé. Un caniche noir lui emboîtait le pas. Il posa sa capote et sa carabine dans un coin et nous dit qu'il avait été surpris par l'orage et s'était égaré dans les sapins.

On lui fit place au feu. Il avala à sa gourde une gorgée de rhum, alluma sa pipe. La lueur de la flamme du foyer me fit voir alors un singulier visage. Le nez était écrasé comme par suite d'un coup de crosse, les dents manquaient et, malgré cela, l'ensemble était sympathique, une bonne figure de vieux soldat. La conversation s'engagea. Les pénibles devoirs du gendarme, des histoires tragiques de contrebandiers en firent nécessairement le fond. Chacun eut quelque chose à conter. Quand le tour vint au gendarme, bien ragaillardé par de fréquentes accolades à sa gourde et la douce chaleur du foyer, il prit la parole en ces termes :

« Ce que je vais vous raconter est le plus triste épisode de ma vie. J'avais vingt-cinq ans et, sans me flatter, j'étais un solide gars. Détaché au poste de la Cure (extrême poste-frontière du canton de Vaud, près le fort des Rousses), dans l'hiver de 187... je m'en vis de cruelles, Monsieur! Tous les jours en ronde sur la frontière des Rousses, au bois d'Amont. Ah! ces contrebandiers de malheur! m'en ont-ils fait tracer de la route!